



# Henri, dit Henry, Aron, professeur, publiciste, directeur du *Journal officiel*

(Besançon, 11 novembre 1842 – Paris, 13 novembre 1885)

**Romain Dupré**

DANS **ARCHIVES JUIVES** 2013/2 Vol. 46 , PAGES 136 À 140  
ÉDITIONS **LES BELLES LETTRES**

ISSN 0003-9837

ISBN 9782251694375

DOI 10.3917/aj.462.0136

Date de mise en ligne : 11/06/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-archives-juives1-2013-2-page-136?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Les Belles lettres.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# DICTIONNAIRE



## *Henri, dit Henry, Aron, professeur, publiciste, directeur du Journal officiel*

*(Besançon, 11 novembre 1842 – Paris, 13 novembre 1885)*

---

Contrairement à ce qu'affirme le journaliste Charles Bigot, le parcours d'Henri Aron ne peut « se raconter en peu de lignes ». Si la maladie emporte ce dernier à 43 ans seulement, son itinéraire traverse une période tourmentée de l'histoire de France et témoigne d'une ascension sociale fulgurante. De ce fait, il « constitue une illustration éclairante de l'intégration des Juifs à la société française » entre la Monarchie de Juillet et les débuts de la Troisième République (Grégoire Kauffman).

Né à Besançon, Henri Aron reçoit en 1860 le premier prix de vers latins au Concours général des lycées et collèges de Paris et de Versailles. Comment le fils d'un simple commis-négociant du Doubs a-t-il pu être envoyé au lycée Charlemagne, une décision qui implique probablement des frais d'internat ? Son père a profité du « bond en avant économique » sous le Second Empire au point de devenir ce « riche commissionnaire exportateur de Paris » mentionné dans le rapport d'un informateur de la Police. Ce type de source est certes à manipuler avec précaution, mais,

sans doute petit bourgeois à l'origine, Charles Aron a assurément gravi les échelons de la pyramide sociale, ce qui lui permet de subvenir aux brillantes études de son fils. Celles-ci traduisent d'ailleurs « la valorisation de l'effort et de la volonté » portée par la bourgeoisie (Jean-Claude Yon).

Le bac littéraire obtenu, puis ayant réussi le concours d'entrée à l'École normale supérieure (ENS-Ulm), Henri Aron retrouve ses professeurs de lycée trois ans plus tard comme enseignant-stagiaire en Lettres. Depuis le ministère Fortoul, un stage est en effet obligatoire pour les normaliens avant de passer l'agrégation. Pour notre jeune pédagogue, ces premiers pas en chaire sont très prometteurs tant en grec qu'en latin. « Je suis heureux de pouvoir dire en toute conscience de notre ancien élève, que de tous les élèves de l'école venus dans ma classe, aucun ne me semble plus fidèle aux bonnes traditions et plus capable de réussir dans l'enseignement des classes supérieures », note l'un de ses maîtres. Ces « heureuses dispositions » s'inscrivent dans la droite ligne de celles remar-

quées lors de sa scolarité secondaire ; il fut par exemple premier du classement pendant l'année de Rhétorique à tour de rôle avec Ernest Lavisse. Néanmoins, pour l'administration de l'ENS, son bilan à la sortie de l'École aurait pu être encore meilleur. Sans nier la valeur, le sérieux et l'ardeur d'Henri Aron, elle note que sa santé délicate empêche ses qualités de s'exprimer pleinement.

Reçu troisième à l'agrégation de Lettres, il démarre sa carrière comme chargé de cours de Rhétorique au lycée impérial d'Avignon. Il s'y distingue rapidement par son « esprit fin », sa chaleur, son goût, ses connaissances et son dévouement à l'égard de ses élèves. En fait, tout au long de sa carrière professorale, de la cité des Papes à Alger, les éloges abondent dans son dossier de fonctionnaire. « M. Aron fait honneur à l'École normale supérieure d'où il est sorti », note l'administration du lycée impérial d'Alger en 1870, « c'est un consciencieux et brillant professeur de rhétorique. On l'écoute avec intérêt, on le suit avec fruit. » Passionné par son travail, il n'hésite pas à soumettre en 1867 un mémoire au ministre de l'Instruction publique sur la réforme de l'enseignement du grec et du vers latin dans le secondaire. Même si cette question n'est pas (encore) à l'ordre du jour, il propose de réorganiser et de simplifier ces cours pour redonner le goût des auteurs classiques aux lycéens. Malheureusement, la réponse du ministre nous est inconnue.

Henri Aron manifeste très tôt son ambition. L'Inspection générale pense d'ailleurs qu'il doit être envoyé dans un grand lycée en attendant d'être appelé à Paris. Cependant, après une accalmie, la

maladie le rattrape et l'amène à demander sa mutation à Alger, dans une chaire de rang inférieur à celle qui lui était offerte. Une bronchite à la rentrée 1868 l'empêche en effet de prendre ses nouvelles fonctions au lycée de Clermont-Ferrand. Dans ces conditions, le climat algérien semble devoir mieux lui convenir. Nommé pour la rentrée suivante, après un premier congé d'inactivité, au nouveau lycée d'Alger, il redemande un nouveau congé à la fin 1870 en raison de ses problèmes pulmonaires persistants et d'une laryngite l'empêchant de professer. Il se tient néanmoins à la disposition de l'Instruction publique pour une « fonction administrative où [son] activité et [son] bon vouloir ne se trouveraient plus entravés ». Chargé des suppléances éventuelles au lycée Condorcet à Paris dès 1872, il n'a sans doute jamais repris son activité d'enseignant avant l'obtention de son congé définitif sept ans plus tard. En dépit de ces divers avatars, il est le secrétaire de *La Revue des Deux Mondes* en 1869.

Entre temps, sont survenues la guerre contre la Prusse puis la Commune. Henri Aron est vraisemblablement en convalescence à Paris lors de la journée du 18 mars 1871. Marqué par les événements de « l'année terrible » et fervent républicain, il devient un journaliste et un défenseur de la République dans un pays en reconstruction. En janvier et février 1872, il donne au *Journal de Lyon* une chronique hebdomadaire des débats parlementaires intitulée « Tablettes versaillaises ». Sa plume attire l'attention dans un contexte où la presse et, par conséquent, le nombre de journalistes sont en pleine croissance. Il entre cette même année comme rédac-

teur au réputé *Journal des débats*, tout en contribuant à la *Revue bleue* pour laquelle il signe le bulletin politique du samedi. Par sa collaboration aux *Débats*, il acquiert rapidement « la réputation d'un polémiste de la meilleure école. » « Admirablement doué pour la lutte [...] il [va] droit au but et ne le manque jamais. » « Son style, d'une fermeté métallique, [a] l'éclat et la trempe de l'acier. »

La République s'installe. Henri Aron est nommé en 1876 à la tête du *Journal officiel* en remplacement d'Ernest Daudet, le frère de l'écrivain Alphonse Daudet. Il quitte alors les *Débats*. D'après des rapports d'informateur, la nouvelle de cette nomination est bien accueillie par le milieu journalistique. À cette date, le *Journal officiel* n'est pas le titre que nous connaissons de nos jours. Le périodique, mis en adjudication par le gouvernement en 1868 pour 12 ans, comporte une partie officielle, mais aussi une autre non-officielle et des variétés. Dispensé des droits de poste et de timbre, il bénéficie d'une situation privilégiée face à la concurrence. Révoqué un an plus tard au mois de mars 1877 pour des raisons inconnues, Henri Aron retourne au *Journal des débats* comme rédacteur pour quelques mois, jusqu'à la fin de l'année. Mais en décembre 1877, il retrouve sa place de directeur du *Journal officiel* et, à ce titre, est décoré de la Légion d'honneur l'année suivante. À la fin de cette décennie, Édouard Drumont obtient de son ancien condisciple du lycée Charlemagne d'être intégré au *Journal officiel*, mais « pour des motifs demeurés obscurs, il en est renvoyé au bout de quelques mois », selon Grégoire

Kauffman. De cette mise à la porte, le futur auteur de *La France juive* gardera un vif ressentiment.

Le 26 mai 1879, Henri Aron épouse Pauline Veil-Picard, fille d'un riche banquier israélite de Besançon. Il a pour témoins Anatole de la Forge, ancien préfet et directeur de la Presse au ministère de l'Intérieur, et Jules Bapst, le directeur des *Débats*. Selon Émile Mermet, ce mariage apporte à Henri Aron en plus « des millions, l'assurance d'une députation prochaine dans le [...] Doubs. » Rien n'indique néanmoins que l'ancien professeur ait souhaité entrer en politique, même s'« il dispose d'appuis solides dans les milieux gambettistes » et s'il est « pleinement intégré aux réseaux de solidarité opportunistes » (Grégoire Kauffman). Cependant, en 1881, quelques mois après avoir quitté la direction du *Journal Officiel* à la suite de changements dans ses conditions d'exploitation et dans sa ligne éditoriale, il a été désigné, si l'on en croit *L'Univers israélite*, d'ordinaire bien informé, pour le poste de directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères sous le gouvernement Gambetta. Mais il ne l'a pas occupé ou il en a très rapidement démissionné, puisque la mémoire du Quai d'Orsay ne garde aucune trace de son passage.

À la mort du journaliste et écrivain Clément Caraguel en 1882, Henri Aron reprend la critique dramatique de son confrère aux *Débats*, tout en publiant des « Notes et impressions » à la *Revue bleue* « toujours piquantes, toujours incisives et prises sur le vif ». Polémiste, il n'a toutefois jamais quitté la littérature et le monde académique. Il participe à la fondation de la Société des études juives

en 1880. Membre de son conseil d'administration pendant trois ans, il démissionne en raison de l'aggravation de ses problèmes pulmonaires. Il continue néanmoins « à [lui] apporter son obole et son appui dans les journaux où il avait ses entrées ». Henri Aron « n'avait pas perdu le contact avec le judaïsme; s'il s'intéressait surtout à ses côtés littéraires et historiques, il suivait en cela la pente de son esprit de lettré », note Théodore Reinach. Il poursuit: « Nous tenons tous au judaïsme par un fil, a dit un de nos savants, et ce fil est différent pour chacun ».

Ses soucis de santé le poussent à arrêter rapidement sa collaboration au *Journal des débats*. En outre, ils l'amènent sûrement à renoncer à un projet de roman. « Il était impossible d'avoir plus de goût et de sens littéraire que lui », note la rédaction des *Débats* dans

sa notice nécrologique. « Les quelques variétés qu'il a publiées [dans nos colonnes] en font foi ». Très sévère envers lui-même, il hésite à faire œuvre littéraire par peur « de ne pas être assez parfait. » Dans l'hommage à son camarade, Charles Bigot se souvient: « il était de ces timides dont la timidité vient de la fierté, qui s'enferment volontiers dans une raideur un peu hautaine et presque dédaigneuse, et ne se livrent qu'à certaines heures rares et comme par surprise. On pouvait l'avoir fréquenté longtemps avant de le connaître: mais, le jour où l'on y avait réussi par hasard, on voyait qu'il n'était point une âme vulgaire. » Tuberculeux depuis des années, Henri Aron s'éteint chez lui, à Paris, laissant à ses proches le souvenir d'un destin inachevé.

ROMAIN DUPRÉ

## SOURCES

Archives nationales (AN), F<sup>17</sup> 22721, Dossier de fonctionnaire d'« Henry Aron »; AN, LH/56/74, Dossier Légion d'honneur d'Henri Aron; Archives de la préfecture de police de Paris, BA 936, Dossier « Henry Aron. Journaliste »; Archives municipales de Besançon, 1 E 808, Acte de mariage d'Henri Aron et de Pauline Veil-Picard du 26 mai 1879; Archives municipales de Paris, V4E 6246, Acte de décès d'Henri Aron du 14 novembre 1885; « Concours général des lycées et collèges de Paris et de Versailles », *La Presse*, 9 août 1860, p. 1-2; « Henry Aron », *Journal des débats politiques et littéraires*, 14 novembre 1885, p. 2-3; Charles Bigot, « Henry Aron », *Le Gagne-Petit*, 260, 16 novembre 1885, p. 2; « Nouvelles diverses », *L'Univers israélite*, 5, 16 novembre 1885, p. 149; « Nouvelles

diverses », *Archives israélites*, 47, 19 novembre 1885, p. 379; *Archives israélites*, « Correspondance », 48, 26 novembre 1885, p. 386; *Le Livre du centenaire du Journal des débats (1789-1889)*, Paris, Librairie Plon, 1889, 630 p.; Henry Aron, *Réforme de l'enseignement secondaire classique. La question du grec et du vers latin*, extrait de la *Revue politique et littéraire* du 18 novembre 1871, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie, 1880, 31 p.; « De l'École Centrale au lycée Charlemagne », *Lycée Charlemagne Paris*, <http://www.lycee-charlemagne.fr/historique/de-ecole-centrale-au-lycee-charlemagne.php> (page consultée le 3 juillet 2012); Claude Bellanger et al. (dir.), *Histoire générale de la presse française*, t. 2, *De 1815 à 1871*, t. 3, *De 1871 à 1940*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, 1972; Christophe

Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004; Francis Curtés, avec la coll. d'Édouard Pons, « Histoire du Lycée Bugeaud d'Alger », dans Bernard Venis, *Lycée Bugeaud d'Alger*, [http://lycee-bugeaud.fr/documents/pages\\_liees/21\\_histoire\\_lycee\\_pons.htm](http://lycee-bugeaud.fr/documents/pages_liees/21_histoire_lycee_pons.htm) (page consultée le 3 juillet 2012); Grégoire Kauffmann, *Édouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008; Philippe-E. Landau, « De l'Empire à la République: les Juifs de France et la guerre

de 1870-1871 », *Archives juives, revue d'histoire des Juifs de France*, 37/2, 2<sup>e</sup> semestre 2004, pp. 111-126; Pierre Milza, *L'Année terrible*, t. 1, *La guerre franco-prussienne, septembre 1870-mars 1871*, t. 2, *La Commune*, Paris, Perrin, 2009; Émile Mermet, « Le Journal officiel », *Annuaire de la presse française*, 1880, pp. 237-238; Jean-Claude Yon, *Le Second Empire. Politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004.

